Cécile
Ladjali

Aral

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Alexeï et Zena ont grandi à Nadezhda, au bord de la mer d’Aral asséchée. Autarcique, leur amour s’est affranchi de tous les obstacles : le lent évanouissement de leur mer, la mort qui coule dans l’eau polluée du village, la surdité d’Alexeï survenue à ses dix ans. Jeune musicien prodige, Alexeï continue à jouer du violoncelle et ouvre son espace intérieur à des perceptions nouvelles. Mais le silence s’installe entre les amants à mesure que le pays devient de sable. S’inspirant, dans ses compositions, de ses “trois fiancées” (la mer, la musique et Zena) dont les effacements successifs se conjuguent, il part à la recherche de la huitième note, celle qui contiendrait toutes les autres, et aboutirait à l’“éternelle présence”.

Récit de l’enfance sauvage, d’une vie en forme de mirage dans le silence hypnotique et les paysages austères du Kazakhstan, le roman de Cécile Ladjali oblige à scruter l’invisible, par un saisissant mélange de peur et de beauté.

CÉCILE LADJALI

De roman en roman, Cécile Ladjali s'attache à mettre en mots le plus séduisant des personnages : le langage. D'origine iranienne, elle vit à Paris, où elle enseigne la littérature dans le secondaire ainsi qu'à la Sorbonne nouvelle. Ses romans sont publiés chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

Eloge de la transmission : le maître et l'élève. Entretiens avec George Steiner, Albin Michel, 2003.
Les Souffleurs, Actes Sud, 2004 ; Babel nº 970.
La Chapelle Ajax, Actes Sud, 2005.
Louis et la jeune fille, Actes Sud, 2006.
Mauvaise langue, Seuil, 2007, prix Femina pour la défense de la langue française.
Les Vies d'Emily Pearl, Actes Sud, 2008.
Hamlet / Electre, Actes Sud-Papiers, 2009.
Ordalie, Actes Sud, 2009.
Aral, Actes Sud, 2012.
Corps et âme, Actes Sud, 2013.
Shâb ou la nuit, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02034-7

CÉCILE LADJALI

ARAL

roman

ACTES SUD

Aux dames blanches de la pouponnière à Lausanne,
même si je ne garde d'elles aucun souvenir.

Mais c'était surtout en moi que j'entendais avec ivresse un son nouveau rendu par le violon intérieur.

MARCEL PROUST, *La Prisonnière.*

Première partie

L'ARAL

Août 1982

La terre est rouge à cause de la rouille. Le soleil très haut. L'horizon sans mer tremble. La chaleur monte d'un désert sale.

Tu es livide.

Il faut que tu boives un peu. Il faut rentrer à Nadezhda pour consulter un médecin. Tu es négligente. Avec toi-même plus encore qu'avec moi. J'ai débusqué un camp d'ombre sous la carcasse oxydée d'un chalutier. Je t'y ai installée. Tu retrouves tes couleurs. Le navire échoué tient en équilibre sur le sable et la roche sèche. La quille énorme s'enfonce dans le souvenir de la mer devenue roc. Un mât cruciforme s'élance dans le ciel caniculaire. Pas un souffle.

Nous restons quelques instants encore à agoniser dans le lit à sec de la mer d'Aral. Quand nous étions enfants, nous pêchions ici. A cet emplacement précis. Je le sais à cause de la forme que prend le sommet du plateau situé face à nous. Je fixais le Tchink quand je lançais ma ligne. Il y a des siècles, à ce que les vieux racontent, ce relief de craie sculpté

par le vent était recouvert d'eau et composait les fonds marins de l'Aral. En ces temps, les Sarmates, guerriers alliés aux Scythes, massacraient les soldats de Darius sur le Kyzyl-Kum en fleurs. Nos ancêtres aimaient, paraît-il, les femmes, les grands arbres et le soleil.

Légende.

Au fil du temps, je me suis éloigné des fausses religions (qui engendrent toujours de faux espoirs) et j'ai appris à trouver mes repères dans le paysage des hommes, la mer n'étant pas une confidente assez sûre.

Le gouvernement russe a détourné l'eau des fleuves Syr-Daria et Amou-Daria l'année de ma naissance en 1960 pour intensifier l'irrigation des champs de coton. C'est à cette date précisément que la mer a commencé à se vider comme une baignoire.

Zena, j'aime baisser les yeux devant toi pour t'offrir l'illusion de la pudeur. Lorsque j'observe la mer qui disparaît, il me semble que face à l'absence la décence est la seule manie que l'on puisse poursuivre raisonnablement. A la maison, au marché Saint-Hilarion, chez le pope, on se dispute, on s'insulte gentiment : je ne cède pas. Tu es orgueilleuse, Zena, mais je t'aime en raison de cet orgueil. Tu es trop belle, sans doute trop intelligente pour un homme simple comme moi. Or c'est la démesure en toi qui me rend fou. Tu es à l'image de mon pays. Comme toi, je l'aime, parce qu'il me fait peur. Parce qu'il m'échappe.

Ici, rien ne ressemble au monde commun. Les auréoles brunes sur le sol craquelé témoignent d'une

présence encore récente de l'Aral. Elle recule, la mer. Engloutie par son propre centre. J'ai localisé le siphon : il se trouve derrière les dunes qui frangent l'horizon de jaune. Dans la portion de ciel qui passe juste au-dessus du plateau de l'Oust-Ourt, à l'endroit précis où la lune est pleine en août. Quand la mer descendra sous ce point, elle disparaîtra pour toujours.

Nous quittons notre yourte de ferraille. Tout à l'heure nous avons rendez-vous avec le pope pour les préparatifs de notre mariage. Tu lisses les plis de ta jupe avec la paume de ta main. Tu fais la tête. Je t'aime, Zena. Veux-tu être ma femme ? Et cela en dépit de ce qu'une vie avec un homme aussi faible que moi te coûtera comme déceptions ? Tu me dis souvent que le fait de partager ton existence avec un garçon sourd ne t'a jamais gênée. Je crois que tu mens pour ne pas me faire de la peine. Plusieurs fois, je t'ai vue rougir de honte chez des amis, parce que je ne comprenais rien à ce qui se disait, que je m'empêtrais, et que les autres se moquaient de moi.

Autour de nous gisent des squelettes de poissons. Roulent aussi sur le sable des amas de poussière qui se désintègrent à cause de la chaleur. Des vestiges d'algues certainement. Hier, j'étais venu voir la mer. J'avais comme souvent emporté mon violoncelle avec moi. Je m'étais installé sur mon pliant. J'ai joué une sonate de Bach, là où avait couru la houle. Et *j'entendais* la tempête, les creux et les courants. Le bruit était assourdissant. J'ai donné

un concert aux mouettes qui rayaient le ciel blanc. Après la musique, j'ai observé mes sandales. A mes pieds, dans la poussière rouge, il y avait des éclats de coquillages. Non loin des ruines de l'ancienne station météo, j'ai vu aussi les petits chevaux des plaines s'approcher de la plage. Ils s'aventurent rarement jusqu'ici à cause du sol meurtri par le sel. C'est comme s'ils avaient été attirés par la musique. Pourtant ils ignorent que l'on fabrique les archets des violoncelles avec leurs crins. Le crin des mâles seulement, à cause de l'urine qui souille celui des femelles, détail qui m'amuse toujours autant qu'il t'agace, Zena.

Le vent soulève tes cheveux, l'air revient et il sent la pluie. Le malaise n'a laissé aucune trace sur toi hormis cette grosse veine bleue dans ton cou, celle qui gonfle quand tu pleures ou que tu ris. Sur le chemin de l'église souillé de crottin sec, tu ne dis mot. Au sommet du calvaire tu prédis qu'il va y avoir de l'orage. Qui veux-tu provoquer : moi ou le ciel ? Il pleut enfin.

Vendredi 3 mars 1971

Immigrés d'Ukraine, mes parents s'installèrent au Kazakhstan à la fin des années 1950. Ils choisirent de vivre à Nadezhda à cause de la mer et des nombreux métiers qu'offrait son exploitation. Papa travaillait à l'usine de métallurgie et fabriquait des bateaux. Maman récoltait le sel dans les marais. Ils avaient fui l'Ukraine après la guerre car pendant le conflit leur famille fut suspectée de sympathie pour les juifs et par la suite plus rien n'a été simple pour eux. Au moment des rafles de Kiev, mes grands-parents cachèrent des familles dans leur cave. Papa n'a jamais été très clair là-dessus. Je sais seulement que grand-papa et grand-maman ont été déportés en Allemagne et qu'ils y sont morts. C'est aux réunions clandestines organisées par un réseau de jeunes résistants que mes parents se sont rencontrés. Tous les deux étaient passablement remontés contre Staline. Si les rafles nazies furent massives en Ukraine, c'était parce que la population russe avait prêté main-forte à la Wehrmacht. Fuir le pays fut donc un soulagement pour mes parents, même

si de nombreux fantômes ont continué à les poursuivre jusque sur les plages de l'Aral.

Lorsque le gouvernement russe ordonna le détournement des fleuves afin d'accentuer l'irrigation des rizières, leur rêve prit fin. La catastrophe consommée, elle était une fois encore le fruit de manœuvres communistes. Mes parents n'avaient jamais eu d'accointances avec le Parti. Profondément croyants, ces orthodoxes convaincus ne supportaient pas la laïcisation de tout un pays ni le diktat du Politburo ou encore le fait que l'individualité fût biffée, abandonnée au spécieux principe de *collectivité*. Dans la construction des bateaux ou à travers l'exploitation du sel, ils agissaient en *artistes*. Papa avait à cœur d'orner la proue d'un chalutier de façon singulière en calligraphiant le nom du navire en vieux cyrillique. L'élégance ancienne des lettres incurvées faisait plaisir à ses patrons qui le laissaient exercer son art en toute liberté. Quant à maman, elle ramassait le sel la semaine, le tamisait, puis le raffinait à l'usine en compagnie d'une joyeuse bande d'ouvrières. Esthète elle aussi, elle gardait toujours un peu des précieux cristaux, afin d'en garnir de petits sachets transparents qu'elle vendait le dimanche au marché Saint-Hilarion. Mais avec l'évanouissement de la mer, le travail manqua, la tristesse s'insinua partout et pour mes parents elle ne fut supportable que grâce à ma venue.

A ce qu'on raconte, Zena et moi sommes nés le même jour d'août à midi. Nos mères, Anna pour la mienne et Sveta pour celle de Zena, se sont rencontrées à l'église de Nadezhda le matin où elles allèrent

convenir avec le pope d'une date pour les baptêmes. Les deux femmes eurent le loisir de jacasser dans le presbytère durant deux bonnes heures car le pope Vlad fut retardé par un car renversé sur la route qui reliait Obroutchev à Nadezhda. (Le vieux Vlad est aussi rattaché à cette bourgade située un peu plus à l'est, parce que les popes se font rares par chez nous, presque aussi rares que les poissons dans l'Aral.)

A l'église, Sveta évoqua la naissance de Zena en des images terribles. Elle conta combien le travail fut long et sanglant. Ma mère, qui bizarrement ne se perd jamais dans les détails concernant ma propre naissance, resta muette, écoutant Sveta pour qui il était évident que la naissance de sa fille ouvrait une ère difficile. A l'hôpital, elle avait remarqué que les femmes du pays accouchaient dans d'inhabituelles douleurs et bien souvent d'un enfant mort. Les autorités sanitaires d'Astana s'étaient alarmées de ce qui en haut lieu passa pour un problème majeur de santé publique et on interdit aux femmes de donner la vie ou de mourir chez elles. Elles furent sommées de se rendre à l'hôpital d'Astana où elles seraient mieux assistées. Mais le voyage étant bien trop coûteux, elles restèrent chez elles et bientôt on ne compta plus les catastrophes. Pour les familles endeuillées, il s'agissait d'autre chose que d'un banal *problème de santé publique.* C'était une catastrophe écologique doublée d'un scandale politique dont la Russie était responsable. Le gouvernement kazakh tergiversait sur les causes, mais pour chaque mari ayant perdu une épouse ou pour une mère pleurant son enfant, il n'y avait qu'une explication : la disparition de la

mer d'Aral contribuait à polluer air, terre, eau. *La disparition* tuait les gens. La population souffrait de tuberculose, d'anémie ou de diarrhée, maux qui devenaient gravissimes chez une femme grosse.

Mais Sveta s'en était tirée et son bébé était un beau poupon crevant de santé. Sous l'œil bienveillant de sainte Rita, ma mère dut lui dire qu'il en était de même pour son fils unique et je crois que c'est ce jour-là, en attendant le pope empêché sur la route d'Obroutchev, qu'Anna et Sveta ont décidé de nous marier. Pour conjurer le sort.

Quand le pope déboula dans la sacristie, il était cramoisi et de très mauvaise humeur. Des gouttelettes perlaient aux pointes de sa longue barbe poivre et sel. Sa tenue d'office était tachée d'auréoles de sueur et de vin. Ma mère me raconte souvent ce détail en riant. Le ministre de Dieu entraîna les deux femmes dans le cabinet des registres situé derrière l'iconostase et demanda les noms des bébés. *Zena*, dit ma future belle-mère. *Alexeï*, enchaîna maman.

Nadezhda est un drôle d'endroit. Le vent de la taïga a semé au hasard des cabanes de pêcheurs sur la plage et le sel en a rongé toitures et volets. Depuis que la mer disparaît, les petites habitations vert et rouge se dressent de façon fortuite sur la grève morte. Entre la plage et la ville même, il y avait une usine de chantier naval et une station météorologique. Toutes les deux ont fermé au début des années 1960. Le centre-ville ne présente aucun charme particulier. L'hôtel de ville, avec sa place

plantée de platanes aux troncs couverts de protubérances chancreuses où je grimpais enfant, est le chef-lieu de Nadezhda. Dans les rues adjacentes on trouve des commerces de première nécessité : café, barbier, boulanger, blanchisserie. Un bordel est situé juste derrière le marché Saint-Hilarion où l'on ne vend presque plus de poisson mais où l'on trouve du riz et de la vodka. Aux abords du parc Sergiev s'alignent quelques maisons bourgeoises qui ressemblent aux prétentieuses villas de la Riviera californienne. Juste à côté du quartier chic, il y a l'orphelinat des Enfants-de-la-Vierge-Noire, où je suis censé aller jouer du violoncelle pour les gosses abandonnés. L'idée me glace. L'école est construite à proximité de l'usine de pneus située à l'ouest de la ville où passe aussi le bus qui relie Nadezhda au reste du monde trois fois la semaine. Curieusement, l'église se dresse à l'extérieur de la cité sur les hauteurs du Tchink. Quand on va à la messe on peut contempler le bout de mer qui reste, les épaves sur le sable, et surtout l'île de Vozrozhdeniya : un point mauve sur l'eau morte, qui a longtemps gardé son mystère. Après la guerre une véritable bourgeoisie locale a prospéré dans la ville de Kantubek, capitale de l'île. Toute mon enfance j'ai vu des couples endimanchés venir par bateau à Nadezhda pour acheter des kilos d'esturgeon. Les femmes exhibaient des tailleurs français qui mettaient surtout en valeur leurs hanches d'anciennes femmes de ferme. Sur les épaules bovines de leurs hommes, les costumes à rayures ressemblaient à des pyjamas. Ces gens aimaient à parader et parler haut devant les

pêcheurs du littoral pour afficher leur fortune. Puis les couples insulaires nous ont visités moins souvent que les pluies acides ou les vents noirs. Le ciel nous crachait au visage qu'il se tramait de vilaines choses à Kantubek. J'appris par mon père qu'on y cultivait les spores de la maladie du charbon et le bacille de la peste bubonique. Seul le diable sait ce que toutes ces horreurs vont devenir, car on a commencé à vider le bout de terre infectée. Les laboratoires ont été abandonnés ainsi que les infrastructures : port, aérodrome, cinéma, caserne, école et hôpital. Depuis que le bloc soviétique se fissure, tout disparaît plus ou moins dans la région. L'île a toujours été russe. Bientôt ce seront le Kazakhstan et l'Ouzbékistan qui se disputeront le bouton de chair malin, abandonné au corps chancreux de la région. La mer n'est parvenue qu'à produire cette tumeur qui déjà menace de métastaser et la géopolitique régionale ne joue pas en faveur d'une rémission.

Avec la disparition de l'Aral, le paysage est devenu bizarre. Pas laid, mais bizarre. Sec et gris comme sur la lune. Personne ne va jusqu'à dire ici que le décor floconneux est beau, même si moi je trouve que sa désolation lui donne un caractère grandiose. En fait, je crois que les gens se fichent du paysage. Ce qui les préoccupe c'est la pollution de l'eau. A la maison, mes parents l'ont toujours fait bouillir – C'est plus sûr, dit ma mère. Et enfant, je voyais des pancartes à têtes de mort à côté du lavoir, des fontaines, des lavabos publics, sans que les adultes ne m'expliquent rien au sujet de ces macabres figures. Elles étaient là, c'était tout.

Quel que fût le redoutable ennemi qui se glissait dans les canalisations de la ville, notre famille échappa au pire à la différence de la grande majorité des villageois qui paya un lourd tribut à la politique agricole stalinienne. Cela se traduisait par toutes sortes d'errances. Par exemple, beaucoup d'ouvriers métallurgistes s'étaient retrouvés au chômage quand on cessa de construire des bateaux. Ces hommes hantaient les rues de la ville en plein jour. Habitués à se lever à 4 heures du matin et à ne rejoindre leur foyer qu'à la nuit tombée, les pâles fantômes aux yeux rouges déambulaient sous le cagnard, reluquant une boutique par-ci puis une autre par-là sans pouvoir rien acheter.

A la cohorte embrouillée de ces pauvres hères s'ajoutait celle des épouses. Une majorité d'entre elles travaillaient depuis des lustres à la confection d'instruments de musique pour les fanfares des bateaux civils et des navires de guerre. Ces petites mains s'étaient donc trouvées désœuvrées du jour au lendemain et n'avaient jamais été réembauchées ailleurs. En raison de leur constitution délicate (elles étaient phtisiques ou souffraient d'une malformation osseuse pour la plupart), les travaux des champs leur furent interdits. Elles employèrent alors le vide de leur journée à vendre des tartes et des confitures au marché.

Il y avait aussi les enfants. Ces derniers n'avaient jamais appris à lire ni à écrire, parce qu'ils furent astreints dès leur plus jeune âge à travailler auprès de leur père, pêcheurs de crabes et d'esturgeons. S'ils n'étaient pas habitués à tenir un stylo ou à caresser

les pages des livres, leurs petits doigts savaient écailler les poissons, arracher les pinces des crabes sans se blesser, sortir les œufs du ventre des anguilles. Mais la mer se vidant de son eau et donc de sa faune, les pauvres gosses devenus adolescents employaient leurs journées maudites à fumer de l'opium ou à boire du raki, quand ils ne pratiquaient pas le vol à l'étalage au marché Saint-Hilarion, qui, en tête devant les paradis artificiels, restait leur loisir favori.

La ville se peupla donc d'impotents, de marginaux, de dépressifs, de drogués. Des familles entières furent touchées par la désœuvre et quand par miracle l'une d'entre elles parvenait à mettre suffisamment d'argent de côté, elle achetait un billet de train et partait le plus loin possible, à l'ouest, là où la mer est pleine et où les gens sourient. Mais l'errance de ceux qui restèrent, leur folie, leurs yeux rouges, leur pâleur excessive m'inspirèrent. Ils allaient et venaient en traînant les pieds, furetant du regard dans toutes les directions sans que leurs yeux ne s'arrêtent jamais sur un point précis. Moi, je trouvais beau ce ballet d'impressions sans cause apparente. Quand je l'observais, j'entendais de la musique et depuis cette époque j'ai toujours un carnet dans la poche et un crayon de bois pour écrire les notes que *je vois*.

Nos parents tenaient à ce que nous fassions des études pour échapper aux pièges dans lesquels se vautrait la jeunesse de Nadezhda. Gamin, j'étais dans la même classe que Zena. Très tôt, elle se fit

remarquer par son aptitude hors du commun à calculer. Elle était capable d'additionner, multiplier et soustraire des nombres à cinq chiffres. Cela, à toute vitesse. C'était sa dextérité en soustraction qui m'en imposait. Plus tard, elle excella en mathématiques, à travers les exercices d'algèbre en particulier. (Aujourd'hui, elle est ingénieur et s'occupe du dossier des eaux dans la région. Je suis très fier de Zena. Elle est l'orgueil de ma vie depuis l'école primaire.) Moi, je n'y brillais nulle part hormis en musique. C'est le pope Vlad qui fit remarquer la chose à mes parents, parce qu'un soir, après l'office, il m'avait surpris en train de composer un air sur l'orgue de l'église. A l'époque, j'entendais parfaitement. Ravis d'apprendre que leur fils avait un don pour quelque chose, mes parents m'ont inscrit à des cours de piano. Je me rendais donc tous les jeudis soir derrière l'usine de caoutchouc, où la municipalité avait fait construire une baraque en bois, afin que les écoliers de Nadezhda puissent apprendre la musique. Cette cabane faisait office de conservatoire. Les années que je passai dans cet endroit ne me plurent pas. Le maître était toujours ivre, la classe ne comptait pas moins de quarante-cinq élèves, aussi, n'étais-je jamais certain de pouvoir jouer chaque jeudi sur l'unique clavier de la salle de cours, auquel, en plus d'être faux, il manquait huit touches.

Outre le chahut innommable qui régnait dans ce lieu, les séances étaient parasitées par les bruits stridents venant de l'usine de pneus. Une odeur infecte de brûlé nous piquait les narines. Les seuls

bons souvenirs que je garde de cet endroit impossible sont les minutes bénies où je voyais la petite tête rousse de Zena passer devant les vitres sales et se mettre à me faire des grimaces plus adorables les unes que les autres. *Tu viens jouer avec moi sur la plage ?* me demandaient ses lèvres derrière la vitre couverte de poussière grise. Et moi, je m'abîmais dans la contemplation de cette bouche sur laquelle glissaient de longues boucles que soulevait le vent du nord. C'était devenu une habitude pour ma petite amie de traîner devant les fenêtres du conservatoire, juste pour vérifier qu'elle me faisait bien exploser le cœur à chaque apparition. Je me souviens particulièrement d'un soir de pluie (le cours portait sur l'étude des cadences) où la face de Zena glissa le long de la vitre. Elle s'était maquillée et la pluie faisait dégouliner le fard sur son beau visage poupon. *Tu viens jouer avec moi sur la plage ?* C'était toujours cette question sur les lèvres grenat. Et moi, j'étais éternellement condamné au même mutisme, paralysé par la perspective de recevoir un coup de verge sur les doigts. D'ailleurs, le maître de musique ne tarda pas à remarquer notre manège et fixa des bâches à l'intérieur de la baraque, condamnant ainsi les deux fenêtres qui laissaient entrer le jour.

J'ai commencé à perdre l'ouïe l'année de mes dix ans. Je m'en suis rendu compte un matin, en cours de géographie. Un élève avait écrit au tableau à la craie jaune VENDREDI 3 MARS 1971. Une mappemonde de la région était accrochée au mur. Le

maître nous montrait les contours de la mer d'Aral tels qu'ils étaient au début du siècle et ceux qu'elle présentait aujourd'hui. Le planisphère, assez bien fait, découvrait une tache bleue, cerclée d'une bande rose et d'une bande violette. La rose marquait la place de l'eau en 1960 et la violette celle qu'elle occupait en 1970. En dix ans, la mer avait incroyablement reculé.

La mer en pointillé.

Le cours me mettait très mal à l'aise. Je ne savais pas pourquoi. Je remarquais que les lèvres du maître bougeaient beaucoup. Il devait donc prononcer une quantité de mots extraordinaire. Pourtant, seules quelques bribes de phrases me parvenaient aux oreilles. Je regardais autour de moi : la classe était silencieuse et plusieurs camarades dormaient sur leur pupitre. Bien que le calme régnât, le discours que je percevais n'était qu'une bouillie inaudible. Je fixais de toutes mes forces le martinet en crin cloué au mur à côté du boulier. Je me raccrochais à l'abécédaire cyrillique qui me sembla être du chinois. Je paniquai et fis ma première crise d'angoisse. Ma mère dut venir me chercher à l'école pour me ramener à la maison. J'ai gardé le lit dix jours avant d'oser avouer ce qui m'arrivait : j'étais en train de devenir sourd.

Dès cette époque, les cours de piano me parurent odieux car tout se mélangeait : cris des gosses, vacarme de l'usine, martèlement du clavier sur lequel le maître ivre s'acharnait pour se faire entendre ou dessoûler. Heureusement, un jour, une sorte de miracle se produisit. Le vieux Dmitri me fit venir chez lui. Ami de mes parents, il souhaitait

me faire un présent avant la fin. Car Dmitri était mourant. Toute sa vie, il avait pêché du poisson sur l'Aral pour le vendre ensuite au port d'Akespe. A quatre-vingt-dix ans, il était temps pour lui de s'en aller, parce que, du poisson, il n'y en avait plus depuis longtemps à cause de la salinisation. Grouillaient bien quelques crevettes d'un bleu douteux dans les flaques, mais cela ne suffisait plus à faire battre le cœur du vieux pêcheur.

La dernière fois que je vis Dmitri, il était allongé dans son lit et grelottait sous une épaisse couverture de laine bouillie. J'étais terrifié et gêné par l'odeur de la cabane (un mélange de poisson séché et d'encaustique). Constatant mon malaise, le malade me fit signe d'approcher. Il avait un sourire très doux. Il me montra du bout du doigt une armoire à linge que j'ouvris. J'écarquillai les yeux. Je découvris alors un violoncelle posé sur des draps de chanvre jetés en boule. Le bois de l'instrument était de la même couleur que celle du meuble, ce qui explique pourquoi je ne vis pas tout de suite la merveille blottie dans la pénombre. Dmitri m'annonça que le violoncelle était pour moi. Qu'il savait que je lisais la musique et que j'en ferais un très bon usage. Il me parla encore un peu, mais cela me dégoûtait de lire sur ses lèvres, parce qu'elles étaient grises et épouvantablement craquelées. Sans avoir compris ce qu'il avait à me dire, mais persuadé que ses paroles avaient dû être bienveillantes et en même temps teintées d'impérieuses recommandations, j'embrassai le vieil homme et je retournai chez moi, bien content de quitter cette maison qui sentait la mort.

Le soir même, ma mère m'avoua qu'elle savait que Dmitri avait convenu de me faire ce cadeau. Ils en avaient longuement parlé ensemble. Elle ajouta qu'il s'agissait d'un présent magnifique car l'instrument était fort ancien et d'une qualité exceptionnelle. Maman me conta que le vieux Dmitri avait cultivé toute sa vie une passion pour la musique. Elle me confia aussi que, bien des fois avant ma naissance, elle était allée l'écouter jouer aux fêtes de la Pâque à Aktioubek, petit port spécialisé dans la pêche à l'esturgeon, aujourd'hui asséché. Mais Dmitri ne se résigna jamais à abandonner la mer pour faire carrière. Il était un homme simple, un ouvrier, pas un artiste. (C'est ce qu'il disait.) Il ne jouait d'ailleurs que pour ses amis, aux mariages et aux baptêmes. Jamais aux enterrements. Quand la mer commença à se vider, il cessa de pêcher et tomba malade. Il aurait alors pu bénéficier de plus de temps pour se consacrer au violoncelle, mais il était déjà bien fatigué. Quand il comprit qu'il allait mourir, il voulut me faire ce cadeau car il avait deviné que j'étais en train de devenir sourd. Le geste semblait curieux, d'une ironie un peu cruelle même. Il n'en était rien cependant. Dmitri savait que je pourrais entendre les sons qui sortaient de l'instrument. Grâce aux vibrations.

La musique était une chose, pourtant elle n'allait pas suffire. Mes parents furent anéantis par ce qui m'arrivait. Un soir, papa sortit une petite boîte en fer du meuble à pain. C'était dans cette vieille